



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

84 N° 6 1962

Un siècle d'Anthropologie préhistorique.
Comptabilité ou incompatibilité scientifique
du Monegénisme? (à suivre)

Édouard BONÉ (s.j.)

p. 622 - 631

<https://www.nrt.be/fr/articles/un-siecle-d-anthropologie-prehistorique-comptabilite-ou-incompatibilite-scientifique-du-monegenisme-a-suivre-1762>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Un siècle d'Anthropologie préhistorique.

Compatibilité ou incompatibilité scientifique du Monogénisme ?

Depuis ce mois d'août 1863 où l'archéologue français Edouard Lartet¹ pénétrait pour la première fois dans la grotte des Eyzies, un siècle aura bientôt passé. On se rend mal compte aujourd'hui du chemin parcouru en cent ans par l'anthropologie préhistorique. Pour le découvreur des Eyzies, il ne s'agissait que de quelques pauvres fragments humains appartenant à un type d'Homme moderne, l'*Homo sapiens* — et pas même du Cro-Magnon, encore inconnu à l'époque ! — de quelques reliques de renne et de cheval attestant une faune froide, de l'outillage fort habilement taillé dans l'os ou la pierre : c'était tout. Lartet ignorait encore les chefs-d'œuvre pittoresques enfouis dans les profondeurs de la grotte aussi bien que la tradition « magdaléenne » du Paléolithique supérieur à laquelle appartenaient les types industriels des Eyzies. Il ne savait pas davantage que le climat rigoureux témoigné par le renne de Dordogne n'était en réalité qu'une ultime poussée glaciaire, le « Würm » finissant, dont l'hémisphère Nord avait connu quatre autres vagues au moins au cours de l'époque quaternaire ou Pleistocène². Personne ne soupçonnait à l'époque l'antiquité réelle de cette humanité fossile des Eyzies et de son biotope : ses 20.000 ans eussent fait hausser les épaules. On était très loin de penser de surcroît que le mandibule et les débris de squelette humain découverts ne constituaient qu'un ultime chaînon dans l'histoire de notre race et que cette histoire était en réalité une évolution...

A cent ans de distance on éprouve quelque peine à retrouver les catégories intellectuelles et les habitudes de penser au sein desquelles notre interprétation des découvertes paléanthropologiques, multipliées depuis lors, a dû s'élaborer. Sans doute en 1962, sommes-nous encore très loin d'avoir débrouillé l'écheveau de nos origines : les étapes essentielles de l'hominisation s'ébauchent à peine, tandis que les facteurs responsables de la dérive sont très mal connus encore et demeurent

1. E. Lartet et H. Christy, *Grotte des Eyzies*, dans la *Rev. Archéol.*, 1864, t. IX, p. 241-253.

2. En Europe occidentale, on a pu de la sorte établir des périodes dites de Günz, Mindel, Riss et Würm, séparées d'interglaciaires, et s'échelonnant sur un million d'années environ. Des glaciations parallèles ont été repérées en Amérique du Nord, tandis que l'Afrique est caractérisée par des périodes pluviales, approximativement correspondantes.

largement l'objet d'hypothèses heuristiques peu susceptibles de vérifications expérimentales. Et pourtant personne ne niera qu'un siècle de recherches en anthropologie préhistorique nous ait fait faire un pas énorme dans la connaissance du passé de l'Homme : son origine et son cheminement sont désormais jalonnés de plages de lumière dont il ne sera plus loisible de négliger les enseignements. Codifions-les sommairement. Nous pourrons ensuite aborder le point particulier de la compatibilité scientifique du Monogénisme.

I. LES ACQUISITIONS ESSENTIELLES DE LA PALEOANTHROPOLOGIE

1. Une documentation imposante.

La paléontologie humaine a réuni une documentation impressionnante : aux quatre coins du vieux monde, des grottes de Dordogne aux fissures de Choukoutien près de Pékin; des terrasses de la Solo, en Indonésie, aux kopjes de Broken Hill, en Rhodésie; des sables de Saldanha aux brèches calcaires du Transvaal, en Afrique du Sud; sur les fonds lacustres d'Olduvai, au Tanganyika, comme dans les cavernes de Tešik-Taš, en Uzbekistan : c'est par milliers aujourd'hui que les fragments de l'Homme fossile nous sont parvenus. Ils représentent plusieurs centaines d'individus. Ce sont là des chiffres qu'il convient de ne pas perdre de vue; nous sommes sans doute accoutumés à parler de l'Homme de Néandertal et du Pithécantrophe ou de l'Australopithèque, comme s'il s'agissait de trois individus bien concrets : en réalité, ils représentent trois types, connus aujourd'hui respectivement par quelque 120, 70 et 100 individus fossiles. Et on ne dit rien ici de l'*Homo sapiens* fossile repéré beaucoup plus généreusement encore.

2. Les Biotopes.

Autour de cette humanité fossile, la faune, le biotope et le climat lui-même ont pu être progressivement reconstitués. Selon les époques et selon les endroits, on a pu décrire des assemblages faunistiques précis dont la reconnaissance présente une réelle valeur de repère : on nous a parlé d'abord, et un peu grossièrement, de l'« âge du renne », de l'éléphant méridional ou du rhinocéros aux narines cloisonnées; dans le bassin méditerranéen, en Asie et en Afrique, on a pu retrouver pareillement et avec plus de finesse déjà des séquences faunistiques fort éclairantes : les faunes villafranchiennes par exemple, celle des Siwaliks, d'Omo, de Kairo ou de Laetoli; mais les analyses polliniques actuelles vont jusqu'à dresser la carte de plus en plus précise des associations botaniques d'une préhistoire de plus en plus ancienne et de mieux en mieux présente. Ces changeants biotopes sont in-

fluencés — on le sait aujourd'hui — par les alternances climatiques, liées elles-mêmes à divers cycles astronomiques déterminant des refroidissements ou des réchauffements de l'atmosphère terrestre, une intensification ou une réduction du régime des précipitations. Et nous pouvons mieux reconnaître maintenant les causes de la succession de nos périodes glaciaires ou pluviales, séparées d'interglaciaires et d'arides.

3. *La Chronologie.*

Repérable au chronomètre des biotopes renouvelés et des pulsations climatiques qu'attestent nos moraines, ce temps de l'Homme sur la planète est exprimable en données absolues : à la faveur d'analyses chimiques sans cesse affinées, les estimations en ce domaine deviennent de plus en plus serrées, et le calcul rigoureux de proportions d'isotopes bien choisis permet çà et là des précisions jamais pensables il y a moins d'un quart de siècle. Ce temps de l'homme s'étend sur un million d'années environ, le chiffre définitif pouvant éventuellement être le double ou seulement la moitié de cette « approximation ». L'archevêque Usher faisait remonter la création à l'an 4.004 avant J.C.³, et la révélation que l'homme avait été le contemporain des rennes et des mammoths peints sur les parois de la grotte des Eyzies, il y a quelque 20 ou 25.000 ans, fit grande sensation au début du siècle ! Mais nous savons aujourd'hui que les critères classiques de l'Homme sont repérés dans les sépultures intentionnelles des Néandertals du Moustier et de La Quina⁴, il y a 100 et 120.000 ans ; on les trouve dans les foyers de Choukoutien⁵, datés de quelque 300.000 ans, et pareillement dans l'outillage acheuléen du Pithécantrophe de Ternifine⁶, vieux de 4 à 500.000 ans ; et jusque dans les *pebbles* des grottes du Transvaal aussi — comblées il y a 600 millénaires au moins — voire au niveau des vieux horizons d'Olduvai, il y aurait 1.750.000 ans. Un demi-million d'années semble en toute hypothèse une estimation à la fois modeste et prudente.

4. *L'évolution des cultures.*

Ce « temps » de l'Homme se manifeste en préhistoire comme rien moins qu'un écoulement dans l'homogène : il est au contraire incessant progrès, constant perfectionnement, qui, laborieusement et insensiblement d'abord, mais à des vitesses exponentiellement accélérées, achève l'Homme des cultures ultra-frustes de la préhistoire jusqu'aux

3. J. Usher, *Annales veteris et novi Testamenti*, Paris, 1673.

4. J. Bouyssonie, *Les sépultures moustériennes*, dans *Quaternia*, 1954, t. I, p. 107-115.

5. H. Breuil, *Le feu et l'industrie lithique et osseuse à Choukoutien*, dans le *Bull. Geol. Soc. China*, 1931, t. XI, n° 2.

6. C. Arambourg, *A recent discovery in human paleontology: Atlanthropus of Ternifine (Algeria)*, dans l'*Amer. J. Phys. Anthrop.*, 1955, t. XIII (2), p. 191-201.

développements industriels d'aujourd'hui. Paléolithique inférieur, moyen et supérieur — ou Age de la pierre taillée — mésolithique et néolithique — cet âge de la pierre polie et celui des métaux : on a repéré aujourd'hui plusieurs dizaines de types d'industries, techniques de taille et polissage infiniment variées, à la mesure des besoins et de la qualité du matériau, au rythme aussi de traditions culturelles, graduellement élaborées, fidèlement transmises et réciproquement influencées.

Tout à la base de ce chelléo-acheuléen primitif, caractérisé par le biface grossièrement taillé en plein *nucleus*, on nous décrit aujourd'hui un outillage oldowayen⁷ très ancien, retrouvé à travers toute l'Afrique et jusqu'aux rives du Portugal; tandis que parallèlement à ces premiers essais de taille, une utilisation de l'os, des dents et de la corne⁸ est décrite aux quatre coins du vieux monde, des grottes de Choukoutien aux brèches de Makapansgat, qui suggère l'emploi de l'instrument-tout-fait, par des êtres encore inaptés ou malhabiles à la fabrication proprement dite.

5. Evolution de l'Homme.

Mille millénaires de présence de l'Homme ou de ses ancêtres immédiats dans un décor changeant, et dont l'industrie nous dit l'évolution des techniques! Mais l'Homme lui-même a changé, dans cet élément organique du composé du moins, accessible au paléontologiste. Et c'est l'enseignement le plus significatif de l'anthropologie préhistorique depuis 1863! Le siècle écoulé en effet a surtout impliqué le corps même de l'Homme dans l'hypothèse évolutive généralisée qui venait d'être proposée par Darwin pour l'ensemble du monde vivant, botanique et zoologique : *l'Origine des Espèces* date de 1859⁹. Mais tandis que la *Descendance de l'Homme*¹⁰ étendait jusqu'à nous le transformisme biologique sur la seule base de l'anatomie comparée entre l'humanité actuelle et les primates supérieurs d'aujourd'hui, les découvertes paléo-anthropologiques ont apporté les preuves historiques de ce devenir animal de l'Homme, et révélé du même coup les étapes essentielles du cheminement évolutif qui, depuis la racine protocatarhiniennne¹¹ indifférenciée, l'ont progressivement conduit jusqu'à la forme moderne de l'*Homo sapiens*.

a) *La famille des Hominidés.* — On sait aujourd'hui que les primates catarhiniens de l'ancien monde, dans leurs représentants actuels

7. L. S. B. Leaky, *Olduvai Gorge*, Cambridge, 1951.

8. R. A. Dart, *The osteodontokeratic culture of Australopithecus prometheus*, dans les *Transv. Mus. Mem.*, 1957, n° 10.

9. Ch. Darwin, *The origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*, London, 1859.

10. Ch. Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, Paris, 1872.

11. Forme généralisée postulée à la base des différentes familles de primates de l'ancien monde.

et fossiles, constituent trois familles distinctes : Cercopithécidés (c'est-à-dire nos singes cynomorphes, macaques, babouins et leurs ancêtres), Pongidés (les grands singes actuels, Gorille, Chimpanzé et autres, et leurs préparations fossiles), Hominidés enfin (l'Homme moderne et ses ancêtres humains ou préhumains). Ces trois familles sont individualisées depuis plusieurs dizaines de millions d'années sans doute, vraisemblablement depuis les temps oligocènes. Depuis cette époque en effet, les documents paléontologiques concernant la famille des Pongidés nous sont-ils connus en assez grand nombre pour qu'il soit loisible de fixer quelques balises dans la dérive de ce groupe, en même temps que d'en préciser le sens et le caractère.

Or telles spécialisations repérées ainsi, dans cette ligne pongidée, dès l'Oligocène, il y a 40 millions d'années et davantage, chez le Propiopithèque du Fayoum par exemple, chez les Proconsuls et les Limnopithèques du Miocène supérieur du Kenya, et plus tard chez les Dryopithèques des Siwaliks ou les Pliopithèques européens, constituent des arguments indirects sur la base desquels — en dépit de la carence des documents objectifs — il est possible de postuler raisonnablement la présence parallèle d'un lignage hominidé dans ces couches très profondes du Tertiaire. Car il est exclu de faire se détacher la famille de l'Homme à venir de tel rameau pongidé, trop engagé déjà dans des spécialisations incompatibles avec l'apparition de la structure hominidée.

b) *Les facteurs émergentiels.* — Vieille de plusieurs dizaines de millions d'années, cette histoire particulière des Hominidés peut se schématiser succinctement en l'influence cumulative d'un triple facteur émergentiel accusant progressivement l'individualisation de toute la famille, et jouant au niveau de la denture, de la station érigée et de l'expansion crânienne. A chaque moment de cette histoire, l'expression du type hominidé sera fonction de sa place plus ou moins centrale et avancée au cœur de la poussée évolutive. Mais partout du moins quelque chose devra pouvoir être diagnostiqué de la formule poursuivie : la denture¹² développant progressivement l'arcade typiquement arrondie et ininterrompue, avec des canines réduites qui tendent à ne pas dépasser le bord occlusal, et sans dimorphisme sexuel sensible; des prémolaires inférieures semblables et bicuspidés, une réduction des molaires, postérieures en particulier, et l'accélération du processus de remplacement des dents de lait. On retrouvera surtout l'adaptation progressive de l'organisme à la station droite¹³ et à la locomotion bi-

12. La validité des conclusions phylétiques tirées de l'étude de la dentition a été largement démontrée.

13. On s'accorde à voir dans le redressement de l'animal sur les membres inférieurs le facteur déterminant du processus hominisant. Il faut le situer sans doute vers le début du Pliocène.

pède; aussi bien de multiples modifications corrélatives sont-elles entraînées par ce nouvel équilibre fonctionnel : allongement des extrémités inférieures, anatomie osseuse et musculaire du bassin, du fémur et du pied, situation et courbures de la colonne vertébrale — tout doit concourir au redressement postural. Troisième facteur essentiel, l'expansion tardive mais spectaculaire de la *capacité crânienne*¹⁴ appelle de son côté une amélioration de la balance crânienne par déplacement antérieur des condyles occipitaux; la réduction du prognathisme facial et l'allègement du massif maxillo-mandibulaire (déterminant à leur tour l'apparition de l'éminence mentonnière) favorisent eux aussi ce nouvel équilibre.

Il n'est guère possible, dans l'état actuel de nos connaissances et dans la précarité relative des documents pour les périodes très anciennes du Tertiaire, de préciser dans le détail l'allure des processus d'homínisation et les mutuelles influences du triple facteur émergentiel proposé. Peut-être serons-nous longtemps encore livrés ici à de suggestives hypothèses.

c) *Le premier Hominidé.* — Si la famille de l'Homme actuel et de ses ancêtres fossiles humains ou préhumains constitue ainsi un vaste ensemble zoologique individualisé dans sa dérive évolutive depuis quelque 40 millions d'années environ, mais non repéré encore à cette profondeur, le premier document positif proposé à notre attention date du Pontien de Toscane, il y a une dizaine de millions d'années : *Oreopithecus bambolii*¹⁵, qui constitue peut-être le plus vieil Hominidé connu. Il n'est que loyal de dire que l'unanimité n'est point faite encore sur la thèse du Dr Hürzeler, paléontologiste bâlois, responsable de cette interprétation : certains primatologistes estiment en effet plus raisonnable ou plus prudent de situer le fossile toscan, aberrant à leurs yeux, dans une quatrième famille catarhinienne pas autrement repérée jusqu'ici, celle des Oréopithécidés. Quoi qu'il en soit, il est à peine besoin de souligner à cet endroit qu'Hominidé ne dit point Homme encore; au niveau de l'Oréopithèque, il s'agirait donc au maximum d'une structure anatomique, en ces éléments communs qu'elle partage avec tous les groupes humains et préhumains, à l'intérieur de la même famille à laquelle appartient l'Homme; il ne saurait être question de l'Homme au sens banal ou philosophique du terme; celui-ci ne saurait être affirmé que sur la base de vestiges archéologiques significatifs d'un comportement humain, mais totalement absents — faut-il le dire? — autour de l'Oréopithèque.

14. Ce développement, sensible surtout depuis le Pleistocène moyen, ne caractérise donc pas la famille des Hominidés tout entière, mais seulement telles espèces récentes.

15. E. Boné, *Oreopithecus bambolii* : *A propos du jalonnement tertiaire de l'Homme*, dans la *Rev. Quest. Sc.*, 1959, t. 130, p. 215-246 et *Un Hominidé vieux de douze millions d'années*, dans la *Nouv. Rev. Théol.*, 1958, t. 80, p. 854-858.

d) *Les premiers jalons indiscutables.* — Le lignage hominidé est donc à la fois fort ancien et pratiquement inconnu encore jusqu'à l'aube du Quaternaire. Et ceci n'a rien d'insolite : la pauvreté de la documentation paléontologique est de règle pour les familles débütantes (n'a-t-on pas parlé à ce propos de l'« effacement des pédoncules évolutifs ¹⁶ »?), et la situation des primates en ce domaine est plus précaire encore : les conditions de l'habitat forestier et le climat généralement chaud et humide du biotope ne permettent guère l'enfouissement rapide des animaux morts, condition presque indispensable pour tant de leur fossilisation. Dès la base du Pleistocène toutefois — il y a donc approximativement un million d'années — le groupe nombreux et fort bien reconnu des Australopithécins situe et précise le niveau évolutif atteint à ce moment par la famille de l'Homme et ses ancêtres. C'est donc ici que s'ouvre aujourd'hui pour le paléontologiste la documentation impressionnante dont il doit tenir compte et à laquelle il était fait allusion plus haut. Mais il ne saurait oublier que ce « temps de l'Homme », qu'il peut suivre désormais à la faveur de vestiges positifs particulièrement denses, s'inscrit pourtant dans une histoire animale beaucoup plus ancienne, sur laquelle chaque année qui passe jette un jour nouveau.

6. *Les quatre échelons classiques des Hominidés quaternaires.*

On a parlé plus haut de plusieurs milliers de fragments fossiles hominidés, humains ou préhumains. En dépit d'une variabilité partout présente dans le monde biologique, les anthropologues sont unanimes à grouper l'entièreté de cet important matériel autour de quatre pièces particulièrement significatives. Ils ont de la sorte distingué quatre ensembles ou unités morphologiques suffisamment homogènes, quatre niveaux structurels correspondant aux stades d'évolution des Hominidés durant le Quaternaire ou Pleistocène. Ces quatre niveaux dont on peut, provisoirement et en première approximation, admettre une certaine superposition chronologique parallèle au perfectionnement morphologique, sont désormais classiques : on parle ainsi — en s'enfonçant dans un passé de plus en plus lointain — de l'*Homo sapiens*, du groupe des Néandertaliens, de celui des Pithécanthropiens et de l'étage australopithèque. Une description diagnostique de chacun de ces « types » serait fastidieuse : elle est aussi bien inutile, le lecteur ayant en mémoire le profil des crânes si souvent représentés. Limitons-nous ici à quelques indications sommaires, brèves jusqu'à l'inexactitude.

a) *Homo sapiens* : crâne haut et sphérique, d'une capacité moyenne de 1350 cc, front droit et bombé, écaille occipitale arrondie; crêtes musculaires et arcades sourcilières très peu marquées. Trou occipital dirigé directement vers le bas. La face est très allégée, les mâchoires réduites; concavité faciale maxillaire, fosse

16. P. Teilhard de Chardin, *L'apparition de l'homme*, Paris, 1956.

canine très bien dessinée; éminence mentonnière franche. Les dernières molaires sont en voie de régression. (± 30.000 ans).

b) *Homme de Néandertal* : Capacité crânienne égale, voire supérieure à celle de l'Homme moderne. Le crâne est plus aplati, le front fuyant, les arcades sourcilières massives. Bourrelet occipital accentué; le trou occipital est dirigé légèrement vers l'arrière. La région naso-maxillaire de la face est fortement développée, avec tendance au prognathisme. Mandibule lourde, dépourvue de menton. Les dents manifestent une tendance à l'élargissement de la cavité pulpaire et à la fusion des racines. Le squelette des membres est trapu, les os longs légèrement arqués; les os du pied présentent quelques particularités (± 100.000 ans).

c) *Pithécanthrope* : crâne particulièrement platycéphale, sans convexité frontale, de capacité de quelque 1000 cc. La visière osseuse sus-orbitale est lourde et continue. Constriction frontale très marquée en arrière des orbites. La paroi du crâne est très épaisse, les nasaux particulièrement larges et plats. La mandibule est massive, garnie de dents puissantes; les canines débordent le plan occlusal et se chevauchent légèrement. Présence habituelle d'un diastème supérieur (± 350.000 ans).

d) *Australopithéciné* : capacité crânienne voisine de 600 cc. Crêtes sus-orbitaires vigoureuses. Tendances au développement du cimier sagital. Trou occipital postérieur, au niveau du conduit auditif. Mâchoires particulièrement développées, symphyse approximativement verticale. Prémolaires et molaires puissantes, augmentant de taille d'avant en arrière. Le squelette des membres est typiquement hominidé, mais présente au niveau du bassin, du fémur et du talon en particulier, des particularités qui l'écartent légèrement des groupes précédents (600.000 à 1.750.000 ans) ¹⁷.

7. Variabilité latérale et extension verticale.

Suffisamment homogènes pour constituer autant de groupements valables, ces quatre types hominidés présentent pourtant quelque chose d'artificiel dès qu'on prétend couper trop franchement l'un de l'autre les niveaux distingués et les ramener à un canon étroit et figé, outrageusement simpliste. Chacun de ces groupes en effet possède une certaine extension horizontale manifestée dans de multiples variétés raciales, résultant de l'isolement sexuel ou géographique : comme nous distinguons aujourd'hui, au niveau de l'*Homo sapiens*, des Aïnous et des Tasmaniens, des Boshimans et des Jivaros, des Veddas, des Maoris, des Europoïdes alpins et dinariques, on retrouve pareillement les Néandertaliens accusés de La Chapelle-aux-Saints et de Spy, ceux d'Afrique à Broken Hill et Saldanha, mais les Néandertaloïdes précoces ou généralisés de Steinheim ou de Saccopastore. Les Pithécantropiens eux aussi ont leurs mutants : du *robustus* de Sangiran à l'*erectus* de Trinil et au *pekinensis* de Choukoutien, voire au *mauritanicus* de Ternifine, la marge de variabilité ne laisse pas d'être considérable. Et le même phénomène se vérifie à l'échelon de la sous-famille des Australopithécinés, au sein de laquelle les meilleurs spécialistes ont été jusqu'à repérer des types nettement tranchés sur une base écologiquement aussi significative qu'une affaire de régime alimentaire.

17. C'est la date proposée par Everden et Curtis, sur la base du potassium-argon pour le Zinjanthrope d'Olduvai. Cfr G. H. Curtis, *A clock for the ages : Potassium-Argon*, dans *Nation. Geogr.*, 1961, t. 120 (4), p. 590-592.

Extension horizontale donc, mais épaisseur verticale aussi de ces quatre étages hominidés : quand on situe les *sapiens*, les Néandertals, les Pithécanthropiens et les Australopithécins respectivement à 30.000, 100.000, 350.000 et 600.000 à 1.750.000 ans de l'époque actuelle, on se résoud à une schématisation commode : le chiffre proposé ne correspond sans doute qu'à un chiffre moyen. Mais l'*Homo sapiens* est annoncé en fait dès le second interglaciaire peut-être avec les fragments de Swanscombe; le Néandertal de Steinheim, un des plus vieux repérés, date de la même époque, tandis que l'Homme de Rhodésie serait au contraire très récent, et pareillement le fossile de Saldanha, repérés tous deux au Pleistocène supérieur. Le Pithécanthrope s'échelonne lui aussi sur plusieurs centaines de milliers d'années (quelque 300 millénaires peut-être); quant à l'Australopithèque, il s'inscrit — pour le moment du moins — dans une durée qui dépasserait même le million d'années.

Ce sont là des extensions latérales et des épaisseurs verticales bien faites pour suggérer toute la variabilité et la dérive évolutive repérables au sein même d'un chacun des quatre groupes plus ou moins artificiellement isolés. Aussi bien ces groupes se sont-ils largement chevauchés dans le temps, et présentent-ils vraisemblablement des ramifications ou des liens génétiques de descendance ou d'ascendance réciproque peut-être très complexes. Cette assumption explique la difficile localisation des fossiles énigmatiques « de transition », tels les individus fossiles dits *praesapiens* de Fontéchevade et Swanscombe, ceux de Ngandong et les Méganthropes par exemple : ils représentent entre les *sapiens* et les Néandertals d'une part, les Néandertals et les Pithécanthropiens de l'autre, les Pithécanthropes et les Australopithécins enfin, des espèces de types morphologiques de passage, à propos desquels il est malaisé de se prononcer définitivement. On pense même aujourd'hui pour le Néandertal et le *sapiens* par exemple que ces deux groupes, partiellement contemporains, ont été interféconds : les « Néandertaloïdes » de Palestine seraient en réalité des hybrides, issus du croisement de *sapiens* et de Néandertals francs¹⁸.

8. La descendance humaine.

Il ne fait donc plus de doute aujourd'hui qu'à travers cette ultime phase du moins du processus d'homínisation s'étalant au Quaternaire, la séquence des Hominidés correspond à une dérive évolutive particulièrement complexe, dont les différents paliers, épais et polymorphes, se chevauchent largement et s'emboîtent, reliés insensiblement qu'ils sont par une série de formes de passage. Le type de liaison existant entre les quatre formes précitées ne saurait donc plus se conce-

18. A. Thoma, *Métissage ou transformation? Essai sur les hommes fossiles de Palestine*, dans l'*Anthrop.*, 1957-58, t. 61 (5-6), p. 470-502 et t. 62 (1-2), p. 30-52.

voir aujourd'hui comme l'évolution directe d'un seul lignage rigoureusement orthogénétique : la densité et la variabilité horizontale de chaque niveau morphologique reconnu s'y oppose, et le vieux schéma de descendance un peu simpliste de Haeckel ou Dubois (Pithécantrophe - Néandertal - *sapiens*) ne saurait être gardé tel quel. Plusieurs hypothèses se présentent dès lors pour reconstituer la phylogénèse hominidée ; quelques images peuvent les évoquer :

— la descendance humaine au Quaternaire prend-elle l'aspect d'un escalier aux branches verticales parallèles, bifurquées à partir d'un tronc essentiel à la faveur de quelque mutation ou isolement géographique décisif ? Chaque branche représenterait ainsi une séquence Pithécantrophe - Néandertal - *sapiens* particulière, propre par exemple à une aire géographique de développement, ainsi que le pensait Weidenreich ?

— les groupes *sapiens*, Néandertal, Pithécantrophe et Australopitèque sont-ils au contraire en relation réciproque comme les feuilles sur la tige végétale ? L'axe de la tige correspondrait à l'axe du temps qui se dévide : à droite et à gauche, les diverses feuilles figureraient les quatre groupes hominidés en question, les deux dimensions, largeur et longueur de chaque feuille, représentant les coordonnées espace-temps selon lesquelles s'exprime la variabilité de chacun des groupes. Pareille hypothèse rapprocherait les divers paliers par leurs origines, au point d'insertion de la feuille sur la tige. Mais l'évolution propre de chaque groupe l'écarterait progressivement de l'axe central, pour le faire finalement s'éteindre dans un cul de sac.

— faut-il comparer ces groupes à des écailles étroitement imbriquées, en contact étroit et prolongé au niveau de la base germinative ?

— ou serre-t-on la réalité phylétique de plus près en voyant au contraire l'évolution des Hominidés comme le déploiement d'un vaste réseau buissonnant et ramifié ?

Toutes ces images et d'autres encore ont été proposées. La tendance actuelle pourtant serait mieux figurée sans doute par l'image d'une feuille largement pétiolée, à la manière de Héberer ou Teilhard de Chardin : variabilité horizontale, orthosélection d'une forme favorisée par rapport aux éléments marginaux progressivement isolés et terminés en cul de sac, transformation graduelle et dérive constante du type central, jusqu'à déterminer au sein du courant évolutif un cloisonnement spécifique vertical, en dépit d'une non-spécialisation synchrone : telles seraient les caractéristiques essentielles de la conception moderne de la descendance humaine — et nous allons en préciser quelques traits majeurs.

(à suivre)